L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 AVRIL 1883. 56me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 18 AVRIL 1883

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

VENTE DE CLOTURE.

Speer & Recoffier, commissaires, invitent spécialement le public à assister à cette vente, la dernière de la saison, d'articles de fantaisie, importés, qui a lieu aujourd'hui, 18 avril, à leur bureau, No 46 rue Royale, à 10 1/2 du matin. Pas de réserve.

La question ouvrière.

Section 1.—" Toutes corporations industrielles et commerciales, organisées en vertu des lois de cet Etat, ont, en vertu de la présente loi, autorité et pouvoir d'accorder des allocations ou pensions, aux employés qui les auront fidèlement servies, pendant une période d'au moins cinq ans, et qui, pendant leur temps de service, seront frappés d'incapacité, soit par l'âge, soit par la maladie, soit par un accident. Ces allocations ou pensions, devront être approuvées par une résolution écrite, adoptée par le bureau des directeurs ou Administrateurs des dites corporations dans une réunion régulière, à une majorité des deux tiers au moins. Les noms des votants de la dite résolution seront inscrits dans le procès verbal de la dite réunion. L'allocation, si c'est une somme déterminée, n'excédera jamais le montant des gages ou du salaire annuel de l'employé; si c'est une pension, elle ne dépassera pas la moitié des gages ou du salaire mensuels dû dit employé, et elle pourra être arrêtée au tout temps, à partir d'un an après l'époque de l'allocation, par un vote qui aura lieu dans les mêmes conditions que le premier, et sera enregistré, de même, dans un meeting régulier de la direction.

Section 2.—Cette loi sera mise en vigueur immédiatement.

Tel est le projet voté, dernièrement, par la direction de la Société Protectrice de l'Industrie Américaine, de New York, à la tête de laquelle se trouvent les premiers industriels et les premiers capitalistes de l'Union. Il a été communiqué, aussitôt après son adoption, aux Législatures du Massachusetts, du Connecticut, de l'Ohio, de la Pennsylvanie, de l'Illinois et de l'Etat de New-York, avec prière de le voter d'urgence.

Ce mouvement en faveur de la classe ouvrière, de ce côté-ci de l'Atlantique, mérite d'être signalé; il prouve que l'on y commence à comprendre tous ce que la question ouvrière a de gravité, et les désastres qui pourraient résulter d'une maladroite négligence ou d'un oubli dédaigneux.

Nous disons ici la question ouvrière et non la question sociale, et c'est à dessein que nous nous exprimons ainsi. Il y a, en effet, entre les deux, tout un abîme, et c'est bien à tort qu'on les confond généralement.

La façon dont certains réformateurs, vrais ou prétendus, traitent la question du travail, est, en principe, une erreur et ne peut produire que trouble et désordre.

Le socialisme commence par établir un système abstrait, complètement en dehors des réalités de la vie économique des peuples, des rapports naturels que les hommes soutiennent entre eux; un système, les trois quarts du temps, enfanté par un esprit fausé ou malade, par une imagination malade ou frappée de vertige par un esprit qui a la prétention de tailler la société sur un patron de son invention, vrai la couler dans un moule de fantaisie et l'étendre sur le lit de Procruste, cessie de l'allonger ou de la rapetisser, de la grossir ou de l'amincir à son gré. Naturellement, forcément, il est condamné à échouer; il rencontre, partout et à chaque instant, des résistances que le plus simple bon sens eût facilement prévues, devinées même, au besoin, mais que les mirages de l'esprit de système l'ont empêché d'apercevoir; de là, les désordres qu'il crée autour de lui, et l'impuissance à laquelle il est fatalement et finalement réduit.

Ce n'est pas ainsi que procèdent les gens sensés, les véritables amis de l'humanité; ils prennent l'homme tel qu'il est, la société telle que l'ont faite la nature et les traditions; l'un et l'autre, avec leurs vices et leurs vertus, leurs défauts et leurs qualités, leurs grandeurs et leurs petitesses. Ce qu'ils y trouvent de bon et de beau, ils cherchent à le développer; ce qu'ils y voient de mauvais et de laid, ils cherchent à l'amoindrir, de l'améliorer, de le faire disparaître, s'il est possible, et dans la mesure du possible. Aucun parti pris chez eux; ils tâtent le pouls à la société, ils l'auscultent et règlent le remède sur les données de leur diagnostic.

Entendue de cette façon, la question devient extrêmement sérieuse et digne d'attirer l'attention des hommes d'Etat, de provoquer les méditations des plus grands esprits. En Europe, elle préoccupe tous les penseurs, tous les publicistes, tous les gouvernements; ce n'est plus des bas-fonds de la société qu'elle surgit, ce sont les chefs d'Etat qui la soulèvent et l'imposent aux délibérations de leurs parlements. Que la République Française, essentiellement démocratique, sortie des entrailles du peuple, travaille à améliorer le sort du peuple; qu'éclairée par l'expérience sur les dangers auxquels l'expose la détresse des classes ouvrières, elle cherche à les détourner par des mesures sagement humanitaires, cela se conçoit; cette République reste ainsi dans son rôle naturel, mais que l'empereur Guillaume, ce dernier débris de la féodalité du Moyen Age, s'émeuve de la situation, envoie au parlement allemand un message où il réclame l'adoption de lois préventives de la misère, et étonne le Reichstag par la hardiesse des mesures qu'il propose, par le caractère d'urgence qu'il leur donne publiquement—il y a là de quoi étonner plus d'un observateur.

N'avons-nous pas hasardé, il y a quelques mois, à un dîner agréable? En plein aristocratique Angleterre, dans le pays par excellence de la grande propriété, n'avons-nous pas vu un homme d'Etat, qui a vieilli dans les luttes de la politique, qui a blanchi dans l'étude de toutes les questions qui intéressent son pays, porter ouvertement la main sur cette grande propriété, en étranler la base, et, qui plus est, fonder, en faisant appel à leur esprit de conservation, ces détenteurs eux-mêmes à l'idée donc l'œuvre révolutionnaire qu'il hasardait? Après le coup qu'il vient de recevoir, on peut affirmer que le *lendérlem* est bien malade en Angleterre; il vivra quelque temps encore; il est soutenu, en partie, d'ailleurs, par le principe, toujours grand, toujours vrai, de la propriété, dont il n'est que l'abus, mais, tel qu'il est aujourd'hui, avère ces monstrueux accaparements de terres, ces jours sont comptés.

—Aux Etats-Unis, la situation est plus grave encore; ici, pas de traditions, pas de préjugés, pas de classes, pas de distinctions; égalité complète, radicale, pour tous; souveraineté distribuée entre tous, de telle sorte que le nombre, et le nombre seul, fait loi. Or, quelle que soit l'opulence naturelle d'un pays, il y a toujours en, il y aura toujours des riches et des pauvres, des patrons et des ouvriers, et les seconds ont toujours été en grande majorité sur les premiers.

Il en résulte que, s'ils étaient trop rudement et trop longtemps malmenés, ils pourraient bien, un jour, se porter à des mesures regrettables.

Le danger est évident, il est inévitable, si l'on ne le prévient pas; l'aveuglement, d'un côté, doit fatalement engendrer, de l'autre, les excès. C'est aux grands industriels, aux capitalistes, de prévoir les événements, de prévenir les périls qui menacent, d'échapper aux écueils de la route, en les tournant, en les faisant disparaître même s'il est possible, par des moyens sages et humanitaires.

Nous voyons avec plaisir qu'un premier pas est fait dans cette voie de salut. Il n'y a pas là tout ce que nouhaitent et attendent les philosophes et les penseurs, mais c'est déjà beaucoup que le branle soit donné, qu'il y ait un point de départ. Nous trouverons, un peu plus tard, quelque point de repaire qui nous permettra d'aller plus avant, sans nous jeter dans les aventures, d'améliorer sans faire le désordre, de réformer sans produire la révolution.

Nous tâcherons de publier, dans notre numéro de dimanche prochain, une lettre fort intéressante de M. Jean P. Donnet sur le manière de nourrir les vers à soie. L'espace dont nous pouvons disposer ne nous permet pas d'insérer aujourd'hui les renseignements que l'auteur a eu l'obligeance de nous adresser.

Le steamer Pereire, de la Compagnie Trans-Atlantique, venant du Havre, est arrivé, hier matin, à New-York.

Les personnes qui désireraient acheter des vers à soie—depuis mille jusqu'à une once—peuvent s'en procurer, à des conditions très avantageuses, en s'adressant aux bureaux de "l'Industrial Silk Manufactory", Hôtel St-Louis (ancien capitole), au premier. Ces vers viennent d'éclore, sont de la grande qualité connue sous le nom de Cévennes et élevés en Louisiane depuis nombre d'années.

Le Département de la Poste des Etats-Unis est, en ce moment, à la recherche d'un papier plus solide que ceux que l'on possède jusqu'ici pour y placer les pièces de monnaie que l'on envoie par la malle, au danger de destruction de l'enveloppe ni de perte des pièces de monnaie. Bien souvent, avec le papier actuel, l'argent se perd, et on le retrouve ensuite, au fond des sacs, de la malle.

Le Times, de Chicago, donne des statistiques intéressantes sur le commerce de bois de charpente de cette ville. Suivant les chiffres produits, les affaires, en 1882, ont été beaucoup plus considérables que celles des deux années précédentes. Les recettes de bois de charpente ont été, en 1882, de 2,116,341,000 pieds contre 1,906,639,000 en 1881—augmentation de 209,702,000 pieds.

Les recettes de bardeaux ont été de 954,649,000 M, en 1882—augmentation de 88,474,000 M, sur l'année précédente.

Les ventes et expéditions de bois de charpente, en 1882, se sont élevées à 2,001,107,241, contre 1,835,476,831, en 1881—augmentation de 165,630,410 pieds.

Les ventes et expéditions de bardeaux, en 1882, ont atteint le chiffre de 905,931,144 M—augmentation de 122,495,638 M sur l'année précédente. L'augmentation, on le voit, a été moindre dans les ventes et expéditions que dans les recettes. L'approvisionnement est maintenant plus considérable qu'auparavant. La raison de ce fait, c'est qu'il y a un peu de traîne, pendant l'hiver, à cause des grands froids et des changements soudains de température. L'approvisionnement actuel dépasse celui qu'il y avait précédemment de 20 à 60 pour cent.

Suivant le rapport du secrétaire de la Bourse des bois de charpente, il s'en fait un très grand commerce de *Hardwood* en 1882. On en a reçu 300,000,000 de pieds; on le préfère au noyer pour la fabrication des meubles. Il en est de même du cerisier, de l'érable et autres essences.

Quelle que soit votre maladie, "Brown's Iron Bitters" vous soulagera certainement.

Correspondance.

Bois St-Louis, 16 avril 1883.

MM. les éditeurs de l'ABEILLE:

Après la pluie la belle temps! Après un hiver humide et froid, après une série de mauvaises journées, nous nous sommes levés ce matin avec un petit coup de Nord, qui nous promet, pour quelque temps du moins, la bonne vieille du soleil qui se cachait depuis si longtemps.

Nos yeux semblent revivre; nous admirons notre ciel bleu si limpide; fêtons sérieusement avec dilettis le jour si vivifiant de nos plaisirs.

Voilà donc la belle saison, si belle surtout à la campagne. Le printemps est ici dans toute sa fraîcheur. C'est le moment, pour les touristes, de venir visiter notre joli petit village. Ils pourront se promener, parcourir nos bois parfumés, sous ceux ombrés par la chaleur.

Nous sommes à l'abri de toutes les maladies contagieuses des grandes villes, variole, fièvres typhoïdes, etc. Le Bois est un no point plus salu que le reste du monde; il a été tout l'hiver. C'est désespérant, vous l'avouerez, pour votre serviteur, qui compte sur l'usage de ses mortiers de pharmacie, de ses verres gradués et de ses spatules pour gagner une modique existence. Quand vous, vous! Il faut vivre, et le malheur des fins a toujours fait le bonheur des autres.

Nous aussi, nous avons notre Bureau en Santé; il est vrai qu'il ne fait pas autant de bruit, et qu'il ne fait pas tant parler de lui que le vôtre; mais il n'est pas pour cela moins capable et n'en fait pas moins son devoir. Il vient de se réorganiser comme suit: Dr A. F. Champin, président; Dr J. A. Meade, secrétaire, Dr Jno. Ferrill, Dr W. F. Spence, Dr G. A. Hero, capt. D. B. Dunn, capt. Jno. Fontevieut, membres. Le Dr Champin n'est pas un étranger pour nous, ayant déjà exercé sa profession à la Baie et y venant pour n'y fixer définitivement. Le Bureau a pris mesures résolutives et mesures sanitaires pour le bien-être de notre charmant village.

Quant à la tranquillité de la Baie, elle est parfaite, grâce à la bonne et sévère administration du maître Keller. Le chef rend cet en excellent état d'un bout à l'autre. Rien tout cet port et on ben entre pour renverser nos voisins d'eau. Qu'en se dépêche donc et qu'on arrive.

E. DELERY.

L'importation des habillements est très faible aux Etats-Unis, et, cependant, la fabrication en a été si perfectionnée et les prix si réduits que l'on a pu abolir tout tarif "extra."

En 1861, les Etats-Unis prohibaient pour $57,000,000 de vêtements et en importaient pour $37,000,000.. L'importation s'élevait donc aux deux tiers de la production.

En 1881, l'importation n'a plus été que de $33,000,000, et la production a atteint le chiffre de $236,000,000.

L'importation des oeuvres d'art n'a guère commencé, aux Etats-Unis, qu'à partir de 1861. En 1881, il a été importé une valeur de $2,221,881 en tableaux à l'huile ou d'autre genre. En 1882, le chiffre s'en est élevé à $3,550,682 91. Ces oeuvres ont payé $225,068 26 de droits; elles ont, en général, été vendues un prix double de l'évaluation qui en avait été faite à la douane de New York.

De 30 juin 1882, l'augmentation dans l'importation des oeuvres d'art de l'étranger s'élève à $328,000—à peu près le montant total des ventes faites par les artistes américains, pendant toute l'année.

Les ventes des objets d'art américains ont décru en 1881, tandis que celles de l'étranger ont augmenté.

Il y a 1800 artistes aux Etats-Unis; leurs ventes, l'une dans l'autre, se sont élevées à $700,000; ce qui fait une moyenne de $400 pour chacun d'eux.

LOUISIANE.

Le Pionnier de l'Assomption, du 14 avril:

L'eau continue à monter dans l'intérieur, mais lentement, d'un pouce environ toutes les vingt-quatre heures. Bien que lente, cette crue semble inquiéter beaucoup les habitants de nos bords. Il dénudaient déjà leurs troupeaux, qu'ils vendent souvent à vil prix, découragés de la situation que l'inondation leur fait deux années antérieures. Nous pensons qu'ils s'alarment trop vite, les nouvelles du fleuve ne sont pas très mauvaises, les levées tiennent ben jusqu'à présent et l'eau de l'Atchafalaya et celle que donne la crevasse de Morganza ne peuvent pas produire autant de dégâts que la crue de l'an dernier. Du reste, la saison des eaux hautes tire à sa fin et la baisse ne peut tarder à venir. Un peu de patience et de courage.

—Depuis lundi, le temps s'est mis au beau et promet de n'y maintenir. Il fait même chaud depuis quelques jours; c'est le temps qui convient aux récoltes, quelque peu attardées par les variations de la température que nous avons eues depuis plusieurs semaines.

Le Méridional d'Abbeville, (paroisse Vermillion), du 14 avril:

Les planteurs sucriers de la paroisse Vermillion, si la saison est favorable, feront, cette année, une récolte qui sera plus forte que celle de l'année dernière. Il y a beaucoup de plant de canne d'acheté des petits fermiers qui n'ont pas voulu en faire du sucre. Ils obtiennent un fort bon prix. Il y a un peu de perte dans le plant de canne mahaleaud.

—Beaucoup de nos habitants ont entouré une certaine quantité de terre pour en faire du sucre à pure. L'élevage de ce bétail est très facile dans notre paroisse. Il semble drôle que notre village ne soit pas approvisionné chaque hiver de graines fraîches et pare de nos campagnes. Il se consomme une forte quantité de graines et d'épeulas du Nord ici, faute de quelque chose de meilleur. Il est bien certain que nos habitants préféraient un article pur à la graine falsifiée qu'on nous expédie. Nous osons espérer que ceux qui ont en l'idée de se livrer à l'élevage de la graine réussiront au-delà de leurs espérances. Il y aura toujours un marché sûr à Abbeville pour nos viandes et leur graines.

—Il ne s'écoulera pas bien des années avant que l'élevage d'animaux soit une chose impossible, dans les proportions où cette branche d'industrie se pratique de nos jours. La pénurie se perçue graduellement, surtout aux environs du village, et à l'Est. Il sera impossible d'ici à cinq ans de trouver, dans cette section, des terres nues; tout sera parqué. Le seul remède se trouvera dans l'élevage en savane. Il nous faudra, bon gré mal gré, nous procurer des animaux de première race afin d'en tirer le quantité de lait nécessaire pour la consommation dans les familles.

—La picote volante sévit dans notre quartier, mais les enfants qui en sont atteints ne sont pas alités. La seule chose qui indique cette indisposition, sont des boutons clairs sur la surface du corps et de la figure. En quelque jours la maladie cesse.

La Sentinelle de Thibodaux, du 14 avril:

C'est samedi prochain que doit avoir lieu au *Firemen's Fair Grounds*, la grande foire donnée sous les auspices des *Young Men's Benevolent Association of Lafourche*. Cette association qui date depuis bientôt vingt années, a eu un début très difficile; mais grâce à la persévérance des officiers qui composaient son bureau et à la bonne volonté du petit nombre de membres d'alors, elle a surmonté tous les obstacles. Aujourd'hui, elle tient le premier rang parmi nos société de bienfaisance. Ses finances prospèrent et le nombre des membres augmente toujours. Si elle n'est décidée à donner une foire, c'est dans le but de venir plus efficacement en aide à ses malades et à ses nécessiteux. Ainsi nous avons confiance dans son succès, car tout le monde, plus ou moins intéressé à se réussite, se fera un devoir d'aller jouir des divers agréments que présentera le *Fair Grounds* ce jour-là, grâce à l'activité et à la sagacité du comité chargé de l'organisation de cette foire.

La rumeur prétendant que les autorités municipales veulent empêcher les excursionnistes venant de la Nouvelle-Orléans d'entrer à Thibodaux, le 22 de ce mois, est sans fondement.

—Le Dr H. P. Ledet, âgé de 40 ans, est mort soudainement à la Nouvelle-Orléans, dans la nuit de lundi dernier. Ses restes ont été transportés chez sa mère et ses funérailles ont eu lieu à l'église catholique St-Joseph. Le défunt était natif de la paroisse Lafourche, mais depuis plusieurs années il habitait Chacahoula, paroisse Terrebonne, où il dirigeait une scierie. Il laisse une veuve, bien pauvre et de nombreux amis pour pleurer sa perte.

M. David King, un ex-marchand de Thibodaux, est mort dernièrement à Donaldsonville qu'il habitait depuis une année environ.

Mme J. A. Simonneau, de cette paroisse, est décédée le 9 de ce mois à Jeanerette.

Le Pointe Coupée Banner [paroisse Pointe Coupée], du 14 avril:

Il faut encore quatre pieds de plus d'élévation à la Digue Patin, pour atteindre à la hauteur voulue; on y travaille sans relâche.

— Nous avons eu, dimanche dernier, la plus forte pluie de la saison; elle n'a cessé de tomber toute la nuit. Le Mississippi et les eaux sur les terres basses ont haussé de 4 ou 5 pieds.

— Les capitaines de bateaux les plus expérimentés s'attendent à une hausse continuelle du Mississippi, jusqu'à ce que le fleuve ait atteint un point plus élevé que l'an dernier. Si nous avons le bonheur de conserver nos levées intactes, tant mieux pour la région qui se trouve en-dessous de nous. Qu'elle prenne, pourtant, ses précautions. La paroisse a voté $3,600, mais la somme n'est pas suffisante; il est temps que les paroisses Terrebonne, Ste-Marie et autres, viennent à notre secours, car quoi, il nous est presqu'impossible de maintenir 90 milles de levées, le long du Mississippi. Il faut que l'intérieur nous envoie des secours importants.

Notre confrère se plaint aussi amèrement de ce que l'on ne reconnaît pas la levée de Morganza. La population, dit-il, commence à perdre patience. Si elle ne peut obtenir ce qu'elle demande, elle est déterminée à faire des ouvertures à travers les remblais des chemins de fer, de façon à laisser pénétrer les eaux plus loin, et ne pas nous trouver inondés de nouveau. Ce n'est pas un esprit d'hostilité qui la fait agir de la sorte, c'est la nécessité.

L'Opelousas Courier [paroisse St-Landry], du 14 avril:

Nos planteurs sont si occupés, qu'ils ne font que passer en ville; aussi ne n'y fait il gâtons affaire.

Nous avons eu un temps à la fois chaud et orageux, dimanche dernier. Tout le pays a été couvert d'eau. Le travail a dû être suspendu, pendant trois jours, dans la campagne. Ça été la plus forte inondation de la saison.

BUCKHANNON, W. Va.—Les Drs Newton & Blair déclarent que "Brown's Iron Bitters" donnent un satisfaction générale.

Les statistiques comparées placent New-York au troisième rang parmi les villes qui ont une forte population allemande; directement après Berlin et Vienne.

Chicago, Philadelphie et St-Louis suivent de près Frankfort, Hambourg et Breslau.

Boston est la seule ville des Etats-Unis où l'on ne trouve pas une grande agglomération d'Allemands.

L'étendue de certaines propriétés du Mexique est presque incommensurable. Les limites d'une d'entr'elles, sur le plateau central, embrassent 100 milles, du Nord au Sud.

Les montagnes qui la traversent abondent en richesses minérales, en magnifiques forêts, et l'on y rencontre des villes très peuplées à de fréquents intervalles.

Il n'y aura pas ni séance ni chambre de députés. Ces deux corps [de droites de corps?] seront remplacés par une Chambre des pairs.

Les maires ne pourront pas en faire partie.

La politique des intérêts, en France.

Nous avons sous les yeux, dit *Le Temps* du 30 mars, le texte du discours prononcé par M. Léon Say au banquet de la chambre de commerce de Lyon. Les questions économiques et financières tiennent la plus grande place dans ce discours, mais la politique n'en est point exclue. En quelques mots très amples M. Léon Say rappelle qu'il existe une politique des intérêts, et que cette politique s'impose à tout gouvernement soucieux de vivre, jaloux de travailler au bien public. L'instrument de cette politique, c'est le régime parlementaire pratiqué sincèrement; la condition nécessaire de cette politique, c'est le calme des esprits, la tranquillité du pays. On ne pouvait ni mieux dire, ni mettre plus de sens en moins de paroles. On ne pouvait, d'autre part, énoncer une proposition plus accordée de soulever, dans certains milieux, des contradictions passionnées.

D'où vient que des vérités aussi évidentes prennent aujourd'hui un air de nouveauté presque paradoxal? D'où vient que les axiômes mêmes de la politique sont mis en discussion, sont mis avec une si singulière désinvolture? D'où tout cela vient-il, sinon de la confusion extrême qui trouble les esprits depuis quelques années? On n'est imaginé qu'un peuple pouvait se passer de gouvernement; qu'un Parlement pouvait s'immiscer sans péril dans le détail de la politique et dans l'administration; que l'agitation et l'instabilité perpétuelles étaient les meilleurs garants de la liberté. Erreur déplorable, dont il n'est que temps de guérir l'esprit public! Le jour où la politique des intérêts serait désorientée, méconnue, reniée, ce jour-là le pays même et la République courraient un grand danger.

M. Léon Say le disait avec infiniment de justesse, les intérêts du commerce et de l'industrie lyonnaise, ce sont les intérêts de toute la France commerçante et industrielle. De même, disons-nous après lui, en étendant et en complétant sa pensée, les intérêts de la France commerçante et industrielle sont les intérêts de cette nation. Fractionnés, ils ne méritent ni à l'industrie, mais qui a besoin des efforts et des conquêtes de l'industrie et du négoce; qui vit de leurs produits, qui souffre de leurs crises, qui bénéficie de leur prospérité.

Dans une démocratie, dans un pays de suffrage universel, dans une société où toutes les formes de la propriété sont infiniment morcelées, dans un régime économique où la division du travail est poussée presque à ses dernières limites, tous les intérêts se rencontrent et se confondent par quelques points, tous les intérêts sont solidaires les uns des autres, et il n'est personne qui, directement ou indirectement, n'ait en part dans la somme totale de ces intérêts, personne, par conséquent, qui ne doive souhaiter le triomphe d'une politique des intérêts bien comprise et sagement pratiquée. Si tous les citoyens ne sont pas touchés des mêmes des difficultés que rencontrent à Paris, à Lyon, n'importe où, telle ou telle industrie, c'est que leur éducation économique n'est point faite encore.

Si tous les citoyens ne comprennent pas que la tranquillité publique, le bon ordre est le premier des devoirs et la première des nécessités sociales, c'est que leur éducation politique est singulièrement incomplète. Voilà les leçons qu'il faudrait donner au peuple, et le grand enseignement que devraient inaugurer, pour rester dans la vérité de leur rôle, les prédicateurs populaires d'un socialisme pratique.

Quant au lien qui rattache cette politique des intérêts, la seule vraiment patriotique et généreuse, au bon fonctionnement du régime parlementaire, il est superflu de le montrer. Si la première condition du succès de cette politique, c'est la tranquillité publique, on voit de reste qu'il n'y a qu'un moyen de la remplir: c'est d'assurer une certaine stabilité au gouvernement et à l'administration, c'est de lui laisser, sans le compromettre du Parlement, contrôle aussi vigilant que l'on voudra, mais non pas despotique ni abusif, ce que M. Léon Say nomme très heureusement "l'initiative des affaires".

C'est au suffrage universel à témoigner, par les moyens dont il dispose, son désir de voir la politique des intérêts se substituer à la politique subversive de tous les intérêts. C'est au Parlement qu'il appartient de répondre à ce vœu, de faciliter ce te politique en se renfermant dans son rôle propre; c'est au ministère enfin qu'il appartient de prendre résolument "l'initiative des affaires". Il faut penser que ni le ministère, ni le Parlement, ni l'opinion ne manqueront à cette triple tâche.

Nous trouvons, dans l'*American Protectionist*, revue remarquablement bien informée, publiée à New-York, les curieuses statistiques suivantes, qui intéresseront vivement nos lecteurs français.

On s'imagine, généralement, que les Etats-Unis sont le pays où l'immigration est dans la progression la plus grande. Il n'en est rien. L'accroissement de la population étrangère, en France, est plus forte que chez nous. Le fait est relevé par l'intelligent économiste, M. Paul Leroy Beaulieu, qui dirige l'*Economiste Français*:

Dans la première moitié de notre siècle, il n'y avait aucune émigration en France. Les arrivages d'étrangers n'ont commencé qu'en 1857. C'est à cette époque, seulement, qu'on a pu les constater. De 1861, la proportion des étrangers au reste de la population était de 1.33 pour cent. En 1881, elle s'était élevée à 3 pour cent. L'accroissement annuel est de 40,000. Suivant cette progression, on calcule qu'à la fin du siècle, le quart de la population actuelle de la France sera composé d'étrangers. Les allemands constituent le gros de cette immigration, si étrange que cela paraisse. Les chasseurs sont l'abondance du capital, l'élévation des salaires, et le fait particulier qu'il y a beaucoup de métiers abandonnés par la jeunesse française.

WOODBURY, MD.—Le Rév. W. I. Johnson dit: "J'ai employé "Brown's Iron Bitters" dans ma famille, et je dois dire que c'est un excellent agent de restauration au point de vue de la santé.

Nos derniers journaux de Paris nous apportent l'appel suivant:

SOUSCRIPTION NATIONALE

Présidents d'honneur:

MM. LE ROYER, président du Sénat; HENRY BRISSON, président de la Chambre des députés; général FAIDHERBE, grand chancelier de la Légion d'honneur; VICTOR HUGO.

A nos Concitoyens,

Paris, 28 mars 1883.

A la nouvelle de la mort de Gambetta, la France républicaine tout entière s'est sentie cruellement frappée.

S'associant au deuil public, le gouvernement et les Chambres ont décrété que des funérailles nationales seraient faites au grand patriote si brusquement enlevé à l'affection et aux espérances du pays.

Une glorieuses funérailles ont été, pour la démocratie française, l'occasion de l'une de ces grandes manifestations qui marquent dans l'histoire d'un peuple. De toutes parts, du dehors comme de l'intérieur, des campagnes comme des villes, sont venues, en foule innombrable, des députations, des couronnes, des adresses qui ont attesté, avec la profondeur de douleur de la France, l'immensité de ses regrets. Tous les cœurs étaient unis dans un même sentiment de patriotisme et de concorde.

C'est de ce jour-là que date le projet de souscrire, par un monument élevé à la mémoire de Gambetta, le souvenir de ce qu'il a fait pour la République et pour la France.

Il s'agit de glorifier, dans un symbole que le génie de nos artistes rendra aussi magnifique que le sujet lui-même, la double œuvre à laquelle Gambetta, ainsi grand républicain que grand Français, a consacré sa vie, la Défense nationale et la fondation de la République. Pour servir aux générations à venir d'enseignement et d'exemple, ce monument doit être élevé par l'une des places publiques de Paris.

Le Comité général qui s'est constitué en vue d'en assurer l'exécution, s'adresse avec confiance à la France tout entière.

L'EVANGÉLISTE—*L'Abeille* publie depuis quelque temps le dernier et très remarquable roman de M. Alphonse Daudet, *L'Evangéliste*, dont le succès compte parmi les plus brillants de la littérature du jour.

La maison T. B. Peterson et frères, de Philadelphie, nous adresse une traduction de cette œuvre par Mme Mary Neal Sherwood. Traduction qui, si nous en jugeons par ce que déjà nous en avons lu, est d'une grande fidélité et fort élégante.

Nous la recommandons comme un travail de valeur.

Cette jolie brochure de 30¢ pages est en vente chez les libraires américains, au prix de 75 cents.

CONCERT ET BAL.—Le "Bataillon Washington Artillery" donnera, le vendredi 4 mai, à son Arsenal, un Concert-Promenade suivi d'un bal d'enfants. On sait que ce Bataillon fait bien dont ce qu'il fait; ce soirée compètera dans ses les plus attrayantes qui auront en lieu cette saison à la Nouvelle-Orléans. Ce sera fête pour les petits comme pour les grands.

Le Washington Artillery a adopté une devise "*Try us*" dont on a pu apprécier la portée en temps de guerre, l'histoire est là pour le dire. Il est aussi faire l'application de ce fier mottto en temps de paix, et quand il convie des invités à son bel Arsenal, il peut répéter avec autant de raison: *Try us!*

Nous remercions le secrétaire de la carte d'invitation qu'il nous a fait parvenir.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—La Matinée de ce jour se donne au bénéfice du Fonds des Acteurs des Etats-Unis. MM. Bidwell et Hess tiennent à réaliser, pour cette occasion exceptionnelle, une recette digne de l'objet que l'on a en vue. Le programme qu'ils ont composé en est la preuve sans réplique: 1ème acte d'*Otello*; 2ème acte de *Martha*; 2ème acte des *Cloches de Corneville*; 4ème acte de *Fra Diavolo*; 5ème acte de *Bohemian Girl*. Voilà un spectacle qui se passe de recommandation, et s'il ne réussissait pas, il faudrait renoncer aux représentations à bénéfice.

Ce soir, *Iolanthe*, avec sa magnifique mise en scène, son poème amusant, sa jolie musique et ses interprètes qui partout y ont trouvé un succès.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE. — La soirée musicale et littéraire de cette association toute distinguée a lieu ce soir. On y entendra de bonne musique et une lecture par M. Fernand Armant sur *l'Exposition dramatique* et l'*Eloquence*.

FARANTA'S SPECIALITIES. — Aujourd'hui matinée et soirée au pavillon de la rue d'Orléans. Comme d'ordinaire, programme de nature à contenter les plus difficiles. Le troupe de minstrels ajoute encore de la gaîté à ces représentations qui sont une bonne fortune pour les petites bourses et mettent tout ce quartier en liesse.

Nouvelles Télégraphiques.

Londres, 13 avril.—Le société de secours aux étrangers malheureux a donné son banquet annuel. Le comte de Munster; M. Lowell, le ministre américain; le général E. A. Marrist, consul général des Etats Unis, et d'autres personnages importants y assistaient. M. Lowell, qui présidait, a, dans un éloquent discours, proposé la santé de la reine, en son nom et en celui du peuple américain. Il a insisté sur la nature de la société qui ne pose à l'étranger malheureux que deux questions: "Avez-vous besoin de secours?" "Que désirez-vous?" Une somme de $16,000 a été souscrite pour venir en aide à la société.

Londres, 13 avril—Il y a quelques mois de grandes quantités de blé américain ont été achetées à terme, dans la supposition que le mauvais temps continuel ferait hausser les prix. Contrairement à l'attente des acheteurs, il s'est produit une baisse de 5 shilliogs par quartier. Il en est résulté des pertes énormes à Londres et dans les provinces, et l'on s'attend à plusieurs faillites.

Anvers, 13 avril—Un grand émoi règne parmi les ouvriers du port au sujet d'une tentative pour introduire un système perfectionné pour le déchargement des grains, système qui est en faveur auprès des autorités municipales. Les ouvriers s'opposent avec acharnement au nouveau système et sont déterminés à en empêcher l'adoption.

Berlin, 13 avril—Des délégués ont été nommés pour représenter l'Allemagne à l'Exposition de pêche qui doit avoir lieu à Londres. Bien que l'Allemagne n'ait désigné aucun commissaire spécial pour assister à l'exposition, des cidres ont été envoyés au consulat d'Allemagne à Londres pour qu'il surveille les intérêts des exposants allemands.

Londres, 13—La commission métropolitaine des travaux publics a recommandé, par crainte de matières explosibles, que les ouvriers entrant dans les égoûts de Londres soient surveillés attentivement.

Alexandrie, 23 avril.—Les deux frères du khédive, sur le sort desquels on était inquiet par suite du retard de leur arrivée, sont arrivés sains et saufs.

L'Association de la Soie d'Amérique annonce que le total des importations de soie, à New York, en mars, a été de $3,020,149, contre $4,253,948, même mois, en 1882; $3,863,579, même mois, 1881; $4,844,995, même mois, 1880; et $3,473,050, même mois, 1879.

Sur le total reçu le mois dernier, il y avait $1,730,606 d'étoffes en pièces—étoffes soie-coton, $435,694—dentelles, $220,875—rubans, $151,186—velours, $145,531—passementeries et galons, $99,456—crêpes, $52,608—bas, $47,041—peluches, $29,229—châlevaux et de cachemirs, $17,521—satins, $12,208—gazes et tés, $8,542—cravates, $3,754—foulards, $1,690—châles, $1,024.

La valeur de ce qui est entré pour la consommation a été de $1,956,031—de ce qui a été mis en entrepôt, $1,064,118—ce qui a été retiré des entrepôts, $886,61.1—de ce qui a été mis sur le marché, $2,822,642.

Vous faites vente à quelque nous dans d'honnêteté pour valoir à un entre en réception, et vous rapporteriez vous sur lui pour vous fournir quelque chose. Quelques vus rendons-se ajoutant pas ce dépit ils se vengeant! Comment reconnaître le véritable "Simmons Liver Regulator"? Regardez bien l'enveloppe ayant un centre un timbre et le signature de J. H. Zeilin & Cie sur le tout. Toutes les autres préparations sont des imitations de peu de valeur ou nuisibles. Ne les acceptez pas, quelque soient les recommandations qu'on vous en fasse. La santé et la vie sont des biens trop précieux pour les exposer imprudemment.

Nouvelle-Orléans, 16 Avril 1883.

AVIS! AVIS!

Tout le stock du Bureau de Prêts, No 17 rue Bienville, doit être vendu à l'encan et à l'amiable vers le 1er mai, de façon à faire honneur à mes obligations.

Les objets que j'ai à mon Bureau doivent en être retirés au moins d'un mois à partir de cette date.

OTTO SCHWANER.

18 avril—1 mois—DimMeVe

LA MOKAINE TRETOT.

CETTE liqueur exceptionnelle a été composée en vue de la guérison des désordres de l'estomac et des intestins, ainsi que des maladies qui dérivent de ces désordres. Elle est délicieuse au goût, et, en tant que médicament, elle opère aussitôt que les propriétés du cascara qui entrent dans sa composition ont passé dans le sang. Ses bons effets sont durables. Hommes, femmes et enfants souffrant de constipation, de douleurs variant selon les âges. Adultes: un petit verre matin et soir; enfants: une cuillère, gradué en petite, selon l'âge et la force.

Les malades épuisés par suite d'excès et trouvent comme une résurrection, moyennant une liqueur appropriée à leur état.

Il est des hommes—l'âge encore vert—de vigoureuse apparence qui ne sont pas plus amoureux, par suite de causes quelconques: pour eux, la Mokaine. A raison de cette petite verre par jour, ce le mon plus alerte d'une révolution salutaire, sans danger aucun, si pour le présent ni pour l'avenir.

—On peut s'en procurer aux enfreste suivants:

M. E. St. Cyr Fourcade, pharmacien, coin Canal et Rampart;

M. A. Grille, pharmacien, rue Royale, entre Hôpital et Quartier;

M. Mary, p